

Georges Borgeaud, tragédien épistolaire

Littérature romande Mort en 1998 à Paris, l'auteur vaudois fut sevré d'amour familial. Ce tourment faufila une longue correspondance avec sa mère, une Valaisanne énigmatique. Le livre vient de paraître.



Jusqu'à la fin de sa vie, Georges Borgeaud (1914-1998) a regretté sa relation difficile avec celle qui l'avait mis au monde.

Image: LIONEL DERIMAISS

De Gilbert Salem

08.12.2014

Bertil Galland, qui fut son ange gardien avec François Nourissier, compare Georges Borgeaud «au chat qui s'en va tout seul» de Kipling. Ou à un «oiseau fait pour la tendresse et la liberté, mais embroché par honte de sa naissance illégitime». Allusion au lien mystérieux que ce bel écrivain, une des plumes élégantes des lettres romandes, tissa avec sa mère jusqu'à sa mort, en 1978, à 84 ans, quand lui-même en avait 64...

Une publication, agencée brillamment et annotée par les érudits Christophe Gence et Stéphanie Cudré-Mauroux, vient de paraître, sous la vigilance de Didier Coigny, à la Bibliothèque des Arts. Borgeaud y avait publié quatre tomes de chroniques à l'enseigne des Mille feuilles. Cette fois, c'est le saint des saints d'une douleur originelle qui se dévoile: 649 lettres de correspondance entre l'écrivain et sa mère, Ida. Une Valaisanne qui l'avait conçu illégitimement, elle-même née d'une certaine Clorinde, d'origine piémontaise et à «vie chahutée».

«Chère maman»

Ida se sépara vite de son rejeton pour s'unir à un Vaudois «de bonne condition sociale», et le confie en catimini à de successifs comparses. Elle lui interdit de s'adresser à elle comme à une mère. Mais comme à une «Tante Ida». Or toutes les lettres qu'il lui enverra commencent résolument par «chère Maman». Cela depuis ses 8 ans, durant ses études au Collège de Saint-Maurice, la Mob, ses petits travaux de moine oblat dans l'abbaye bénédictine de Lobbes, en Belgique, ses débuts dans le monde littéraire parisien et jusqu'à sa gloire de sexagénaire avec le Renaudot 1974 décerné à son roman *Le voyage à l'étranger*.

Des œuvres, une fondation

Les œuvres majeures de Georges Borgeaud ont d'abord été publiées à Paris (où il s'était établi en 1946), d'abord par Gallimard: *Le Préau*, son premier roman, en 1952, puis *La vaisselle des évêques*, en 1954.

Le voyage à l'étranger, en 1974, et *Le soleil sur Aubiach*, en 1986, paraîtront simultanément chez Grasset et, à Lausanne, sous les auspices de Bertil Galland.

En 1997, l'auteur, qui vécut aussi de 1967 à 1995 dans un pigeonnier du village de Calvignac, dans le Lot – une modeste résidence secondaire – y créa une fondation qui porte son nom et qui vise à faire mieux connaître son œuvre. Elle a aussi pour but de «libérer momentanément de tout souci financier, par l'octroi de bourses ou de subsides, un ou des jeunes écrivains de langue française et d'origine suisse, pour leur permettre de se consacrer pleinement à un projet». Elle ne reçoit pas de manuscrits et choisit librement ses lauréats.

Pour l'heure, le Prix Calvignac-Georges Borgeaud n'a pas encore été décerné.

www.georgesborgeaud.ch

Elle lui répond rarement, lui interdisant de la questionner sur l'identité de son père naturel – probablement un aristocrate français, ou un militaire. Un jour qu'il insistait sur ce point, elle lui cracha au visage. Ils se revirent de loin en loin en échangeant des sentiments diffus qui le laissaient perplexes: l'aime-t-elle quand même? Mais quand il lui demande par écrit l'heure de sa naissance pour un horoscope, elle rétorque: «Regarde ton extrait de baptême, je ne me souviens pas des mauvais souvenirs.»

Pour avoir eu l'honneur de le rencontrer à Lausanne, sa ville natale, le soussigné se souvient des larmes que Borgeaud ravalait quand il évoquait cette dame à figure d'ange mais à cœur de pierre. En sa bonbonnière du XIV^e arrondissement, il échangeait ostensiblement devant son visiteur des mamours avec un chat au regard aussi triste que le sien: «Il a été sevré de lait maternel, tout comme moi. Nous nous consolons mutuellement! Je dis ça pour rire, évidemment.»

«Cruauté saint-simoniennes»

Le rire de Georges Borgeaud était tonitruant, d'assonance joviale, mais dénué de bienveillance: son esprit y distillait une cruauté saint-simonienne envers d'autres écrivains et artistes de sa génération, et surtout de son pays natal.

«D'où vous viennent ces méchancetés, Monsieur Georges?» lui demanda une jeune admiratrice, en novembre 1986, à quelque table de la Brasserie Lipp (celle de Saint-Germain-des-Prés) après qu'il eut obtenu le Prix Médicis de l'Essai pour son ultime chef-d'œuvre, *Le soleil sur Aubiac*. Tout en savourant un mille-feuille aux fraises et à coulis de framboises, Monsieur Georges répondit: «S'il vous arrive un jour d'enfanter, Mademoiselle, ayez la bonté de reconnaître votre enfant et de ne jamais lui taire le nom de son papa.» (24 heures)